

Les Dents de Mémère

On m'appelle *Mémère*. Pour un spécimen de mon espèce, c'est un peu ridicule – je sais – mais bon, on ne choisit pas toujours les sobriquets dont on nous affuble. Le mien me vient du fait que je suis une célibataire endurcie. Pas par choix, qu'on se le dise ! Mais parce que je suis différente.

Je m'explique : toute dame que je suis, je suis pourvue d'une paire de ptérygopodes, attribut masculin par définition. En tant que tel, ce n'est pas spécialement dérangeant. Vu la taille de l'engin en proportion à mes mensurations avantageuses, ce serait même carrément insignifiant. Le problème c'est les autres, leur regard. Dès mon plus jeune âge, on m'a toujours pris pour un garçon. Peu importe ce que j'essayais de faire, ma féminité était toujours balayée en deux temps trois mouvements dès l'instant où l'un de ces misérables ptérygopodes entrait dans le champ de vision de ceux avec qui je me trouvais. Plus tard, quand toutes les hormones se mettent en ébullition et que l'on ressent les élans de la passion pour le sexe opposé, les mâles en perdaient leurs repères. Vu que, dans ma famille, les femelles sont généralement plus imposantes, ça leur foutait les jetons - aux mâles - quand je débarquais avec mes six mètres de féminité bodybuildée. Alors vous pensez bien qu'entre les moqueries, les remarques déplacées et autres signes d'agressivité indue, j'ai vite compris que cela ne servirait à rien d'insister. *Mémère* ! Ce surnom ! Presque un pseudonyme en réalité . . . plus je prenais de l'âge, et plus il me collait à la peau. On joue tous un rôle pour les autres, qui ne nous connaissent jamais réellement. Ainsi, avec le temps, aux yeux de mes pairs, j'étais devenue une mémère : une vieille fille.

Ne dit-on pas que *Contre mauvaise fortune, il faut faire bon cœur* ? S'ils croyaient que j'allais rester à me lamenter sur mon sort ! Le monde est assez grand ! Les opportunités se créent. Alors, tant qu'à être seule, je décidai d'aller découvrir le monde. Bourlinguer ! Les grands espaces ! Ça ne me faisait pas peur. Et tandis que mes détracteurs riaient encore dans leur coin, j'ai laissé la mer et me suis engouffrée dans l'océan.

Ah, ce que je peux aimer les grands espaces, l'immensité des eaux froides océaniques ! Personne pour vous couper la route, du silence à foison et, quand le besoin se fait sentir, largement de quoi se sustenter en cas de petit creux. Car oui, je me contente de peu. Deux-trois otaries qu'on déglingue à l'occasion, une tortue pour les fibres et quelques poissons qui étaient au mauvais endroit, au mauvais moment et le tour est joué. Rajoutez à cela quelques rémoras et autres sous-fifres pour tailler une bavette ou se faire une toilette et vous obtenez de quoi rendre n'importe quel monstre sanguinaire plus pacifique qu'une vache de mer, vous ne croyez pas ? Car ne l'oublions pas, ptérygopodes ou pas, je reste une fière (et vieille) demoiselle. C'est important d'être propre sur soi. Un peu de coquetterie n'a jamais fait de mal à quiconque. D'ailleurs, mon sourire est un de mes plus grands atouts. Je l'arbore en toute circonstance. Dès lors, il va de soi que je ne vais pas croquer le menu fretin qui vient se délecter des restes de mes petits en-cas coincés entre les dents. *Tu casa es nuestra casa*, qu'ils me disent. Je n'ai jamais rien compris à leur baragouin, mais chacun y trouve son compte, c'est le plus important.

Cela fait des jours que je rôde sans rencontrer âme qui vive. Mes plus grandes amies sont les étoiles qui m'escortent inlassablement lors des nuits sans lune. Elles sont là, immobiles et fidèles. Si j'approche suffisamment de la surface de l'eau et que je l'effleure délicatement, il arrive que pour répondre à mes caresses, les flots s'animent de milliers d'autres étoiles qui crépitent, éphémères et fragiles. C'est d'un ravissement sans égal. Je ne m'en lasserai jamais.

Les eaux se font plus froides. Toute cette fraîcheur, quelle délectation ! Ce courant ininterrompu d'oxygène pur qui m'envahit en continu, presque sans rien faire, me transporte et m'exalte au plus haut point. Je n'ai qu'à onduler tranquillement de la queue – de toute façon, impossible de s'arrêter pour le sélacien que je suis – pour profiter des grands courants marins qui me portent avec une profonde tendresse.

Après toute cette démesure, tout ce silence, cela fait toujours un drôle d'effet d'entendre à nouveau du bruit. Celui-ci est sourd et métallique. Il m'interpelle. Si lointain et pourtant, presque une convocation. Qui plus est, à mesure que je me rapproche, l'eau se charge de particules de sang. Lourd. Acre. Ça en devient presque écœurant. Venant de moi, cela semble ridicule. Et pourtant, si je le pouvais, je crois que je pourrais vomir. Avouez que c'est une gageure pour un spécimen de mon acabit.

Ça y est. Je suis arrivée à la source de ce qui doit, assurément, être une boucherie sans nom. Des litres et des litres de sang. Pourtant, rien à manger. Tout juste quelques morceaux de bidoche qui flottent sans raison. C'est déconcertant. Je tourne un peu en rond et perçoit une grande ombre qui tangue à la surface. Elle me fait un peu peur, mais j'approche quand même pour savoir de quoi il en revient. Il faut dire que cette grande masse dégage un magnétisme irrésistible qui semble me danser au bout du nez, comme si des milliers de minuscules ampoules s'allumaient. J'essaie de croquer un appendice qui dépasse pour me faire une idée plus précise de ce à quoi j'ai affaire, mais cela glisse sous la dent alors, après quelques tentatives, je laisse tomber.

Je suis encore toute excitée. Je tournicote et me rends compte que d'autres de mes congénères sont également dans les parages. Malgré le sang qui rend l'eau toute opaque, je les vois, je les sens. Dans le lot, j'ai repéré un mâle, ni trop grand, ni trop petit. Chaque fois qu'il passe près de moi, je me sens toute légère. Doux mélange de tête qui tourne et de cœur qui tambourine. Néanmoins, je préfère l'éviter. Les râteaux, je connais top bien : ça fait mal ! Alors, pour passer ma frustration, je vais me défouler et taper dans ce qui me fait penser à une grosse ossature cubique qui pendouille sous la grande ombre.

C'est bizarre tout de même ! Je m'attendais à quelque chose de plus lourd, mais sa structure est un peu comme du corail magnétique qui refuserait de casser sous la dent. À l'intérieur, j'entrevois une drôle de poisson clown qui me regarde avec un air hébété tout en crachant des bulles. Encore un original qui ne sait plus comment faire pour qu'on le remarque. Il ne cesse de m'envoyer des flashes en pleine bouille. C'est très désagréable. J'espère que ce n'est pas encore un de ces exaltés de la famille des torpilles qui s'apprête à m'envoyer une décharge électrique. Hep, hep, hep ! Tranquille Émile ! Je ne vais pas te bouffer. Vous êtes dégueulasses de toute façon. Soudain, stupeur : je me suis pris les dents dans ce succédané de carcasse vide. Je sens la panique monter. Faut que je me libère avant que l'autre maniaque ne passe à

l'acte. Je tape, je m'agite dans tous les sens. Ahhhhh ! Quelle douleur ! Qu'est-ce qui se passe ? J'essaie de regarder autour de moi et c'est là que je l'aperçois. J'aurais dû m'en douter ! Ces saletés de clowns, ça se déplace toujours en groupe. Un de ses congénères m'a pris en traître. Il est en train de me charcuter l'abdomen avec un vilain appendice pointu. Pourriture ! Il ne veut vraiment pas me lâcher. Ça me brûle d'enfer en plus. Faut pas rester là ! Allez, je donne le tout pour le tout jusqu'à ce que . . . ça y est, je me dégage.

Quelle bande de cinglés ! Le petit avec son dard m'a littéralement arraché mes ptérygopodes ! Sous l'effet de la douleur, mes forces sont décuplées et en quelques secondes j'arrive à mettre une belle distance entre nous. Je ne sais pas ce qu'ils m'auraient fait si j'étais restée plus longtemps. Je suis encore toute chamboulée lorsque soudain, des profondeurs se dessine une forme sombre qui s'approche de moi. Qu'est-ce qui va encore me tomber dessus ? Je tressaille. Ni trop grande, ni trop petite, la silhouette est tout en élégance : « Bonjour, charmante dame. Je peux me joindre à vous ? ».